

ENTRE — TEMPS CULTURE, LIVRES & SOCIÉTÉ

samedi 27 novembre 2021
n° 1218

Scènes

Rencontre dans
son atelier bruxellois
avec la chorégraphe
**Anne Teresa
De Keersmaeker.**

page 25

Beaux livres

A l'approche des
Fêtes, «Le Temps»
vous propose sa
sélection d'ouvrages
incontournables.

pages 28-33

Histoire

Comment les chats
ont peu à peu appris
à se comporter
comme des chiens
pour nous plaire.

page 36

Son rire de gamine, à l'improviste. Comme un swing dans la nuit bruxelloise. Anne Teresa De Keersmaecker retrace ses vies de danseuse, avec une gravité d'abbesse. Devant une grande table d'état-major, sous les toits de son quartier général, là où cohabitent son école - P.A.R.T.S - et sa compagnie, Rosas, elle revoit toutes ses ascensions. La plus belle est toujours à venir. Invitée par le Théâtre de Vidy, elle vient danser à l'Opéra de Lausanne *Les Variations Goldberg*, de Jean-Sébastien Bach.

Pourquoi cette taiseuse fascine-t-elle tant depuis quarante ans? Anne Teresa la Flamande a commencé par secouer l'ordonnance de la danse, avec trois camarades sur des chaises d'impénitentes, en socquettes et en bottines. C'était, en 1985, *Rosas danst Rosas* - pièce tellement marquante que la chanteuse Beyoncé s'en est éhontément inspirée dans un clip en 2011. Certains ont cru que la jeune femme au regard noir comme les labours de son enfance paysanne voulait faire *tabula rasa* du passé. Son ambition était autre: elle voulait pénétrer les secrets des partitions, découvrir leurs clés, et s'en servir comme de cartes pour découvrir des territoires jamais vus.

L'Américain Steve Reich, le Belge Thierry De Mey, le Français Gérard Grisey, Béla Bartok, Mozart, Jean-Sébastien Bach et tant d'autres ont composé son archipel. C'est dans cette fréquentation qu'elle a construit une œuvre où tout relève d'une mathématique inspirée, où l'abstraction est une sorcellerie, où la rigueur extrême est le socle d'une liberté, où la danse est une façon d'éprouver le monde dans ses structures les plus élémentaires. Anne Teresa évoque donc sa montagne magique, ses *Variations Goldberg*, qui sont pour elle une nouvelle naissance, s'emballe-t-elle. Et elle rit de cette idée-là: la sagesse du nouveau-né.

Pourquoi «Les Variations Goldberg»?

J'ai 61 ans, c'est une musique idéale pour penser mon histoire d'artiste. Dans ce solo, je cite des fragments de pièces antérieures et je crée des gestes et des pas qui me serviront à l'avenir. Car ce que j'aime le plus, c'est danser; je me considère plus comme une danseuse que comme une chorégraphe. Ce solo, comme *Once* sur des chansons de Joan Beza [à l'affiche à l'Opéra de Lausanne en 2002 ndlr], permet un retour à soi.

Comment avez-vous travaillé avec le pianiste Pavel Kolesnikov?

J'aime que les musiciens soient sur scène, qu'on regarde la musique et qu'on écoute la danse. Avec Pavel, nous nous sommes d'abord retrouvés autour d'une table pour analyser la partition. Puis il a enregistré une version qui m'a permis de travailler entre deux répétitions du *West Side Story* que j'ai chorégraphié au début de 2020 à la demande du metteur en scène Ivo van Hove à New York. Il y a donc eu toute une phase préparatoire. Mais le spectacle en tant que tel renouvelle le solo. Dès qu'on est devant le public, rien n'est statique. Les choses continuent de changer.

A quelle discipline vous êtes-vous astreinte pour revenir à la scène?

Je ne l'ai jamais quittée! Si je veux continuer de danser, je ne peux pas me permettre les excès de mes 20 ans. Sinon le corps vous présente sa note le lendemain. Et elle est salée.

A vos débuts, vous disiez vouloir émouvoir le public et que ça passait par un corps bouleversé. Qu'est-ce qu'un corps bouleversé?

J'ai vraiment dit ça?

Oui...

C'est assez romantique comme approche... Aujourd'hui, danser, c'est pour moi célébrer notre humanité. On travaille avec notre corps qui est l'instrument le plus naturel, le plus écologique, c'est la maison dans laquelle on se lève tous les jours. Il a sa mécanique, sa sensualité, sa mémoire: il porte les traces de toutes les expériences possibles, non seulement de sa propre vie, mais aussi de ses ancêtres. Ce sont toutes ses dimensions que la danse mobilise. Et puis danser, c'est aussi penser.

C'est la septième fois que vous revenez à Bach. Pourquoi cette passion?

Bach, c'est la clarté, dans ses grandes architectures comme dans le détail. On dit qu'il est abstrait, il l'est, mais il est aussi ancré dans l'expérience humaine. Il exprime toutes nos émotions: l'humour, la tendresse, la colère, la désolation. Son œuvre parle de notre mortalité. On vient de la poussière et l'on y retournera; on appartient à quelque chose de plus grand que nous et qu'on ne peut pas nommer. Mais cette conscience est sous-tendue par un élan vers l'avant, vers le haut. La lucidité de Bach est ensoleillée.

Dans «En attendant» et «Cesena», à l'affiche au Festival d'Avignon respectivement en 2010 et 2011, vous privilégiez un minimalisme qui est devenu votre signature: le plein air, la lumière de l'aube ou du crépuscule, la force d'un lieu, en l'occurrence le cloître des Célestins et le Palais des Papes. Votre art a-t-il à voir avec le sacré?



Anne Teresa De Keersmaecker a reçu «Le Temps» dans son antre bruxellois où cohabitent son école de danse et sa compagnie. (Ferran Sanchez Castillo pour Le Temps)

Scènes

«Danser Bach, c'est célébrer une lucidité ensoleillée»

Sa rigueur enchantée au service de toutes les musiques font d'elle la plus grande chorégraphe du moment. La Belge Anne Teresa De Keersmaecker danse «Les Variations Goldberg» à l'Opéra de Lausanne, à l'invitation de Vidy. Confession d'une glaneuse d'absolu

Alexandre Demidoff

🐦 @alexandredmiff

«Chorégrapheur veut dire «écrire l'espace», c'est-à-dire construire l'espace entre les gens. La danse est toujours une histoire de collectivité»

Ces pièces sont nées de la collaboration avec deux artistes belges que j'aime, Ann Veronica Janssen et Michel Franco. Elles ont consisté à enlever tout l'emballage cadeau pour se concentrer sur la lumière, un espace vide, comme dit le metteur en scène Peter Brook, et la présence des interprètes, évidemment: ce qui m'a intéressée, c'est de dévoiler le corps dans toute sa force et sa fragilité. Je parlais moins de sacré, notion trop liée à la religion, que de dimension spirituelle. A mes yeux, la nature est par définition spirituelle, parce qu'elle est en nous et autour de nous. Le taoïsme qui m'accompagne depuis longtemps, qui m'aide à penser et à organiser mes œuvres, nous permet de comprendre cela.

D'où vient cette sensibilité au vivant?

J'ai grandi dans la campagne au nord de Bruxelles, où mon père était fermier. J'ai su très vite que nous faisons partie intégrante de la nature, au même titre que les plantes et les animaux. Hélas, notre hybris nous joue des

tours. Et la situation est dramatique, comme l'a rappelé la COP26 de Glasgow.

Le mouvement #MeToo a des conséquences sur le monde de la danse: des affaires ont éclaté, en Suisse et en Belgique. Le régime patriarcal, qui a longtemps dominé la scène, est-il en train de basculer?

Je suis dans le métier depuis quarante ans et je constate que c'est toujours compliqué pour une femme de combiner le désir de mener une carrière, de faire un travail créatif et d'avoir des enfants. Cent ans après les suffragettes, le chemin est encore long. On vit dans un monde où les femmes sont lapidées et où il n'y a pas de justice sociale.

En 1983, vous créez «Rosas danst Rosas»: quatre danseuses secouaient dans une gestuelle affolante et cinglante les carcans. Vous sentiez-vous féministe?

C'était une danse combative et jubilatoire, ça nous définissait. Mais je ne voulais pas alors être identifiée au féminisme. Aujourd'hui, je veux bien l'être car je suis évidemment pour l'équité, à condition qu'on ne nie pas les différences entre l'homme et la femme, parce que les différences sont source de mouvement.

Vous dansiez avec des bottines Roots. Pourquoi?

C'était le contrepoint absolu des chaussures de pointe. Ces Roots étaient tout-terrain, elles permettaient d'être dans la boue, de grimper les montagnes, de marcher sur le macadam. Mais je ne tenais pas de discours sur ces chaussures. Elles avaient surtout l'avantage de nous éviter les cloques. Elles permettaient de s'enraciner et de s'élever comme les cothurnes de la tragédie grecque.

Comme chorégraphe et directrice de compagnie, comment exercez-vous le pouvoir?

Il y a deux façons de l'envisager: à l'horizontale ou à la verticale. Or pour ma part, j'apprécie les diagonales. Le pouvoir chez moi est oblique. Je crois surtout au mouvement en spirale, celui qui est la structure de l'ADN. Je suis dialectique par nature. Je pense qu'il faut être en relation avec le passé pour vivre le présent et construire le futur.

Ne vous êtes-vous jamais revendiquée d'une rupture?

Artistiquement, non. Je n'ai jamais eu de problème avec la tradition. Mon éducation était ancrée dans un certain classicisme en musique, dans les langues. Je pense en termes de mouvement: tout change, tout contient son opposé. J'aime dire comme le grand Johan Cruyff, joueur de football génial et entraîneur du FC Barcelone, que chaque désavantage a son avantage.

Vous avez dit un jour: «Je vois de plus en plus la danse – au sens le plus physique et le plus spirituel – comme un pont entre ciel et terre.» Est-ce à dire que plus la danse est ancrée, plus elle a de chances d'être métaphysique?

Nous ne sommes pas des arbres, nous bougeons: nos racines sont dans le ciel.

Danser, serait-ce rechercher ses racines célestes?

Disons que c'est les chercher entre le ciel et la terre, sur la diagonale. Avec le danger de se retrouver comme Icare, dans une position dangereuse, mais tellement belle.

Avez-vous toujours des projets trois à quatre ans à l'avance?

Quelqu'un m'a dit un jour que j'avais une idée derrière la tête. Je lui ai répondu que je n'avais pas qu'une seule idée, mais 100. J'ai 1000 désirs pour les prochaines années.

Qu'avez-vous envie de transmettre aux jeunes danseurs qui rejoignent votre compagnie après être passés parfois par votre école?

Ce que nous vivons depuis deux ans, du fait du covid, est d'une rare violence. Nous nous sommes retrouvés dans une situation de défiance vis-à-vis du corps des autres et du nôtre. Dans ce contexte, notre art prend une nouvelle résonance. Chorégrapheur veut dire «écrire l'espace», c'est-à-dire construire l'espace entre les gens. La danse est toujours une histoire de collectivité, d'autant plus cruciale que les individus risquent à l'avenir d'être de plus en plus isolés. Il faut se demander quelle forme d'art nous voulons. C'est ce sens de la responsabilité que je voudrais faire passer.

Qu'éprouvez-vous quand vous dansez «Les Variations Goldberg»?

«Goldberg», c'est la montagne d'or. J'ai 61 ans et il se trouve que 1,6 est le début du fameux nombre d'or, ou proportion dorée. En Orient, on dit parfois qu'à 60 ans on commence une nouvelle vie, une seconde enfance au fond. C'est beau de revivre l'aube. ■

«Les Variations Goldberg, BWV 988», Opéra de Lausanne, jusqu'au 28 novembre.